



Philippe Caubère, seul en scène dans *la Danse du diable*. PHOTO MICHELE LAURENT

THÉÂTRE A l'Athénée, l'acteur et metteur en scène réactive Ferdinand Faure, son alter ego, sur un rythme éprouvant mais qui conserve sa puissance comique.

Au diable Caubère

LA DANSE DU DIABLE de et par
PHILIPPE CAUBÈRE Théâtre de l'Athénée,
7, rue Boudreau, 75009. Jusqu'au 7 décembre
Rens. : www.athenee-theatre.com

Incroyable *Danse du diable*. Au spectacle fondateur de sa saga autobiographique en solo, Philippe Caubère n'a cessé de revenir depuis sa création en 1981. Il ne s'est pas contenté de reprendre le spectacle à plusieurs reprises ces trente dernières années, il en a aussi tiré une version longue, déclinée en sept épisodes entre 2000 et 2006 : *l'Homme qui danse ou la Vraie Danse du diable*. A travers cette *Danse*, Caubère ne se contentait pas de raconter la jeunesse de Ferdinand Faure, son alter ego. Il trouvait aussi une forme théâtrale inédite, récit total sans décor ni accessoires, où l'acteur seul en scène interprétait tous les personnages en les réinventant. Quand Ferdinand, reclus dans sa chambre, convoquait ses héros – De Gaulle, Malraux, Sartre, Johnny Hallyday... – venus célébrer le génie poétique du jeune garçon, il n'imitait pas, il imaginait : il était pour de bon l'enfant en train de jouer et de parler tout seul, comme si le monde extérieur n'existait plus. Et c'est bien le retour en enfance qui suscitait l'adhésion (l'émotion ?) des spectateurs.

Journal. Tous conçus sur ce même modèle, les onze chapitres du *Roman d'un acteur* (qui racontent les aventures théâtrales du jeune acteur Ferdinand Faure) et les sept de *l'Homme qui danse* remontent à la recherche du temps perdu, et cette plongée dans les souvenirs accouche à la fois d'une œuvre et d'une raison d'être. Même si Caubère a déjà interprété

d'autres rôles et d'autres textes, le vrai-faux récit de sa vie est ce qui le justifie en tant qu'artiste. Aujourd'hui, Caubère a 64 ans et il a déjà passé plus de trois décennies à raconter les trente premières années de sa vie. Se lancera-t-il un jour dans la suite, soit les trente années suivantes ? Où Ferdinand jouerait Caubère jouant Ferdinand ? Ce n'est pas sûr, même si Caubère est un acteur qui prend beaucoup de notes – et a déjà publié, en 1999, une partie de son journal, *les Carnets d'un jeune homme* (1976-1981).

Pour l'heure, tout en menant à bien d'autres projets – ainsi en 2012, *Marsiho*, un texte d'André Suarès –, Caubère n'en finit pas de remonter à sa jeunesse. Au risque d'être lâché par son

Le corps qui se souvient se dépense beaucoup. Peut-être trop. Comme s'il partait à la recherche de l'acteur d'il y a vingt ans pour se prouver qu'il est capable de tout refaire.

corps. Une mauvaise blessure au talon d'Achille l'a forcé à repousser d'un an cette reprise de *la Danse du diable*. Et un autre pépin, sans gravité, a repoussé de deux jours la première. Inutile de surinterpréter cette réticence du corps à faire l'enfant : d'autres acteurs illustres qui ont l'âge d'être son père – ainsi Galabru, avec lequel Caubère a joué il n'y a pas si longtemps – s'amuse toujours autant à faire les gamins sur scène.

Ce qui apparaît en revanche dans la version 2014 de la pièce, c'est que l'auteur-interprète se met peut-être trop de pression. Caubère a toujours envisagé les représentations comme des performances physiques. La «danse» du titre n'est pas qu'une métaphore :

le corps qui se souvient se dépense beaucoup. Et pour cette fois peut-être trop. Comme s'il partait à la recherche, non de l'enfant, mais de l'acteur d'il y a vingt ans, pour se prouver à lui-même qu'il est capable de tout refaire. Tout est là à l'identique : le châle de la mère, le banc, le tabouret et l'interprète, légèrement empâté mais toujours bravache, torero dans l'arène. «*A mon âge, je développe un jeu qui va davantage vers l'épure. Je me tiens*», déclarait-il il y a huit ans (*lire Libération du 19 septembre 2006*), au moment de la présentation de *l'Homme qui danse* au Théâtre du Rond-Point.

«Gonzes». L'épure, c'est précisément ce qui manque aujourd'hui à l'acteur, qui donne l'impression de passer en force, de surjouer, de lorgner vers De Funès ou Galabru – encore – dont il n'a nul besoin pour être Ferdinand. Même les morceaux de bravoure – le concert de Johnny Ouliday au parc Borély à Marseille, raconté par Robert : «*Vingt mille gonzes dans le noir ! Oh con ! Les bananes des gonzes : deng, deng, deng, deng, deung !*» –, résonne un ton au-dessus. Reste, et c'est évidemment essentiel, le personnage de la mère, le seul qui ne le lâche pas, et dont la puissance comique demeure inentamée. Dans le même entretien à *Libération*, il expliquait que la gestuelle était essentielle parce qu'elle lui permettait de «voir» les personnages. «*A une époque, disait-il, je ne parvenais plus à "voir" Ariane [Mnouchkine, ndr]. Je l'avais perdue. Sur scène, je ne restituais le personnage qu'à travers moi jouant Ariane, comme si j'étais court-circuité. Et c'était raté.*» C'est un court-circuit de ce genre qui semble affecter une partie de *la Danse du diable* 2014. Si c'est le cas, c'est presque une bonne nouvelle : un court-circuit, ça se répare.

RENÉ SOLIS